

**Racisme anti-Noir.e :**  
**réflexe, norme, valeur, force et universalisme.**

**David Jean's Nokerman<sup>1</sup>**

***Introduction***

Cet écrit présente et propose certaines pistes de développement des axes suivants :

1. Le racisme anti noir.es est une norme que l'anti racisme ambiant maquille mais ne supprime pas. La façade du mélange et de la tolérance semble constituer un outil de bonne conscience destiné à mieux contenir un esprit profondément discriminatoire.
2. Dans de nombreux produits culturels de masse comme l'humour ou le cinéma, ce racisme s'imisce à l'instar d'une norme. Il fonde un rouage du divertissement.
3. La bien-pensance européenne a eu souvent tendance à afficher des valeurs non discriminatoires. Mais le racisme évident de certains grands penseurs du XVIIIème siècle obscurcis le berceau des lumières.
4. Le rapport de force généré sur le plan idéologique par la civilisation européenne permet l'élaboration du racisme.
5. Dans la mesure où la discrimination loge au cœur du système, en quoi les valeurs humanistes du monde occidental peuvent-elles s'extraire du « deux poids, deux mesures » et finalement se concevoir dans leur universalité ?

***Reflexes anti noir.e et façade anti raciste***

Une vidéo intitulée « *L'humanité n'a pas de couleur* » a tourné sur les réseaux sociaux vers la fin de l'année 2023 (1). Elle se présentait comme « *une expérience sociale* » « *menée dans l'ombre des préjugés* ». Un acteur blanc y feint la cécité dans la rue. Il marche avec un bâton et, arrivé à la hauteur d'un passant, il lui saisit le bras pour

---

<sup>1</sup> Auteur invité chez Bamko asbl.

s'aider. Les passants réagissent plutôt bien et acceptent de servir de guide pendant quelques instants. Ensuite, on tente la même expérience avec un acteur noir. Tous les passants filmés s'écartent, vérifient leurs poches ou leur sac. Certains se frottent l'endroit du corps où l'acteur noir a posé sa main en détresse. Dans une autre phase de l'expérience, l'acteur noir joue au mendiant et tient une pancarte où on peut lire « *If you are not racist, give me a hug !* » (« *Si vous n'êtes pas racistes, faites-moi une accolade !* »). Un grand nombre de gens viennent l'embrasser. Plus tard encore, non loin d'une banque, le même acteur de couleur tient une nouvelle pancarte où on lit : « *help me-aidez-moi* ». On passe, on jette un œil, on ne s'arrête pas.

Quelles conclusions en tirer ? Qu'il convient de maquiller le réflexe anti noir.e derrière une façade antiraciste. Les passants n'aiment pas la personne noire qu'ils embrassent. Ils aiment l'image non raciste qu'elle leur donne l'occasion d'embrasser. On n'aide pas le noir. Il nous aide à paraître aidant. En fait, il nous sert à nous conformer à l'image des gens bien comme il faut.

Aujourd'hui, quand on est raciste ou qu'on l'a été, il vaut mieux se défendre de l'être ou de l'avoir été. Non après un examen de conscience mais par orthodoxie. Une orthodoxie anti raciste qui ferait office de bonne conscience, en France comme en Belgique.

On se souvient des propos tenus par Manuel Valls en balade à Evry. Le 7 juin 2009, le député-maire de la ville est filmé en train de passer dans une brocante. On y voit des noirs et des magrébins. Il lance, ironique : « *Belle image de la ville d'Evry...* ». Puis, au caméraman qui le suit : « *Tu me mets quelques Blancs, quelques white, quelques blancs !* » (2). Interprétation la plus évidente : les personnes de couleurs ternissent l'image d'un endroit, les blancs l'enjolivent. Vieille idée. Joachim Winckelmann, père de l'histoire de l'art qui voyait le berceau de la « *civilisation* » dans la Grèce antique, écrit en 1764 : « *Comme le blanc est la couleur qui réfléchit le plus grand nombre de rayons lumineux, c'est aussi la plus sensible, et un beau corps sera d'autant plus beau qu'il est blanc et, s'il est nu, paraîtra plus grand qu'il n'est dans la réalité, ...* » (3).

Après la diffusion de cette courte séquence vidéo, Manuel Valls se justifie. Il évoque « *le sentiment, avec les stands, que la ville, tout à coup, n'est que cela, que cette brocante...* » Et de se faire porte-voix de la diversité, « *d'un mélange qui ne peut pas être uniquement le ghetto.* » (4). Puis : « *l'immigration est une chance pour notre pays {...} mais à condition que l'accueil de nos concitoyens immigrés se fasse dans de bonnes conditions* » (5). Le député-maire se voulait donc défenseur d'une vision plus équilibrée de la ville d'Evry. Admettons. Le ghetto sur lequel la caméra s'était malencontreusement attardée ne refléterait qu'un point de vue tronqué où le vrai « *mélange* » propre à Evry demeurerait invisible. Monsieur Valls tente, par-là, de faire passer son « *Tu me mets quelques Blancs, quelques white, quelques blancs !* » pour une sorte de critique indirecte du principe de ghetto dont il déplora la mise en avant sur les images de la brocante. « *Les bonnes conditions* » d'accueil dont parle Valls consisteraient à faire se mélanger les « *concitoyens immigrés* » aux citoyens autochtones. Or le mélange dans une société suppose une égalité de traitement

des différents groupes sociaux. Si un grand nombre de noir.es et de magrébin.es se retrouvent derrière les stands d'une brocante, cela peut signifier que ce groupe ne trouve pas sa place sur des lieux d'échanges plus officiels ou de plus haut standing. Le problème des images imprévisibles de la séquences vidéo tournée à Evry, est qu'elles empêchent de construire la « *belle image* » d'un système égalitaire. Le spectateur imprévu se retrouve en face d'une vente de deuxième main menées dans une ville de deuxième main entre les mains d'immigrés noir.es. Il se déploie le sentiment d'une ville au rabais où l'absence du « *blanc* » ôte la possibilité au corps social de paraître « *plus grand qu'il n'est en réalité* ».

Les images prise à Evry en juin 2009 font sous-entendre un racisme structurel que monsieur Valls chercha à maquiller en proposant d'ajouter « *quelques blancs* ». Ce faisant, le député-maire ne fit qu'entériner une chose : l'idée désormais souveraine du mélange comme reflet de confrontations plus hiérarchisantes que jamais.

### **Racisme anti noir.e : norme comique**

Le plus implacable des réflexes, celui qui, imparable, sanctionne la norme, est sans doute le rire.

« *Monsieur le ministre de l'intérieur qui va nous quitter peut-être... Euh... Pour aller en Algérie... Euh...Il en revient !... Sain et sauf, c'est déjà beaucoup !... (Rires dans le public)* » (6). Quand François Hollande, alors président français, fait cette « *mauvaise blague* » le 16 décembre 2013 au Palais de l'Élysée devant le conseil Représentatif des Institutions juives de France, la sauvagerie des algériens doit avoir été assimilée comme une norme pour qu'on puisse en rire.

Dans la comédie bon enfant des années 80 « *Pour cent briques, t'as plus rien...* » (Edouard Molinaro, 1982), de faux otages doivent s'entendre sur le faux témoignage qu'ils feront de leurs faux ravisseurs. « *Lui, il est comment ?* », demande le personnage incarné par Anémone. « *Ho ! Il est beau !...* ». « *Non ! Il est affreux...Il a un bec de lièvre, un œil de verre et une bosse dans le dos... D'accord ? Vous avez compris ? ... Bon, lui il est comment ?... Bah, c'est un noir. Un très grand noir, immense avec des cicatrices rituelles et des yeux injectés de sang... Oui, ça c'est bien !...* ». Voilà en quoi consiste un criminel crédible : un être laid, repoussant, terrifiant, en un mot : un noir. Pour supposer qu'on puisse s'amuser de la sensibilité raciste prêtée ici aux autorités, il faut soi-même la trouver normale.

Au cœur de « *Mais qu'est-ce qu'on a fait au bon dieu ?* » (Philippe de Chauveron, 2014), on retrouve cette stimulation d'un racisme endémique. Le film met au centre du divertissement une évidence : l'homme qui porte des origines non blanches, non catholiques pose problème. Pour se sentir un minimum amusé, il faut pouvoir s'identifier avec ce pauvre père français de souche qui vit le choix amoureux de ses

filles comme la marque d'une invasion barbare. On notera une gradation dans l'épreuve du père. Après le juif, le jaune, l'arabe, la goutte d'eau qui doit faire déborder le vase : le gendre noir.

La comédie familiale « *L'entente cordiale* » (Vincent De Brus, 2006) met en scène une bagarre par services secrets interposés pour racheter une merveille de la technologie militaire dérobée aux russes. François de la Conche, ex diplomate français secondé de l'interprète Jean-Pierre Moindrau sont chargés de récupérer contre 25 millions de dollars une puce dont l'injection rend insensible à la douleur. La transaction tourne mal. De la Conche injecte la puce dans le bras de Moindrau. Des images de la fusillade passent à la télévision et on en fait porter à tort la responsabilité à Jean-Pierre Moindrau. En cavale, les deux acolytes français se rendent chez la compagne indienne de l'interprète vivant à Londres. L'accueil est chaleureux. Mais premier signe de mœurs barbares : pas de sexe avant le mariage sous peine de mort. Un frère surveille. Vient ensuite l'épreuve des piments. En manger est une preuve de virilité en Inde rappelle la compagne de Moindrau. Une autre coutume bien terre à terre. Le film oublie de mentionner que la médecine ayurvédique proscrit les piments dans l'alimentation, jugeant sa consommation régulière comme désensibilisante. Ironie, c'est justement la désensibilisation due à la puce qui permet à Moindrau de manger les piments comme un homme, c'est-à-dire sans rien sentir. Mais le moment le plus important arrive quand la belle-famille apprend que son futur beau fils est l'auteur d'une fusillade. Là, les barbares se révèlent. On sort les couteaux, les sabres et on somme Moindrau de quitter les lieux. « *Elle est spéciale la belle famille !* », lance alors François de la Conche. « *Spéciale* » en cela qu'une fois décidée à attaquer, au lieu de sortir des armes sophistiquées, elle sort des armes rudimentaires, celles de l'indigène éternellement retardé. L'agressivité ne constitue pas un problème en soi. Elle ne se démarque en rien d'un rapport normal. Seule une manière archaïque de la manifester propre aux « *sauvages* » doit retenir notre attention. Cette manière renvoie au blanc dans ce qui définit le mieux sa fierté : son raffinement technologique inégalé dans la violence destructrice. Magie de la comédie : c'est là qu'apparaît la discrimination comme moteur même du rire. Le film cherche à rendre drôle -comprenons ridicule donc risible- la pitoyable tentative d'attaque des « *indiens* » face au génie destructeur des « *civilisés* » d'autant plus valorisé qu'il vaut des millions. Nous sommes invités à rire d'un contraste entre une arme de destruction ergonomique dont l'absolue létalité se programme à distance et une lourde artillerie tout juste bonne à décorer le mur du salon. « *...Quand des hommes blancs se soulèvent contre l'oppression, ce sont des héros : lorsque des hommes noirs se soulèvent, on considère qu'ils sont retombés à l'état sauvage.* » (7).

Dans un numéro hors-série de Charlie Hebdo intitulé « *caricature mode d'emploi* », Riss commente une caricature parue dans « *l'assiette au beurre* » en 1904. Ce dessin de François Kupka montre un totem sur lequel un africain plante des clous avec la légende : « *Dieux nègres. Ils sont obéissants comme des saints Guirec dont notre catholique Bretagne est pourvue. Pour que son Dieu s'occupe de lui, il le lui fait sentir à sa façon...* » (8). Riss écrit : « *Pour Kupka, la critique des superstitions ne saurait se*

*limiter à nos provinces, mais doit aussi s'exercer partout où elle se manifeste, y compris chez les peuples qui pourtant à la même époque subissaient la violence de la colonisation. La démarche est risquée car l'accusation de racisme serait aujourd'hui en 2019 vite invoquée pour éviter au lecteur de découvrir des aspects archaïques de ces contrées lointaines. » (9). Les aspects « archaïques » de ces « contrées lointaines » sont précisément ce qu'on s'est évertué à montrer au lecteur pour en rappeler la présumée sauvagerie. Aller dans ce sens ne sert qu'à reconduire les préjugés. Mais la particularité du dessin de Kupka, d'après Riss, consisterait à comparer l'archaïsme des tribus colonisées à celui des campagnes françaises.*

La satire n'épargnerait personne, voilà l'argument en sa faveur selon l'hebdo. Elle dévoilerait l'absurdité de la croyance religieuse où qu'elle se manifeste. Or, croire qu'enfoncer des clous dans une effigie peut avoir un impact au-delà d'elle, c'est simplement concevoir que toute représentation possède le pouvoir de piquer. Et la satire ne démontre-t-elle pas l'objectivité de cette croyance ? Ces dernières années, l'hebdo fut bien placé pour savoir à quel point un certain extrémisme religieux la lui fit sentir « à sa façon ». Caricaturer revient un peu à planter des clous sur le caricaturé, ce dieu dont on veut qu'il s'occupe de nous. Si la satire prétend laisser découvrir l'archaïsme de certaines croyances, ne devrait-elle pas commencer par dévoiler qu'elle-même partage un principe similaire avec cet archaïsme ?

### **Pour citer cette analyse**

Racisme anti-Noir.e : réflexe, norme, valeur, force et universalisme., David Jean's Nokerman (Déc. 2023). Analyse n°4, Edt. Kwandika de Bamko-Cran asbl, Bruxelles.

Cette analyse de Bamko asbl est soutenue par une reconnaissance en Education Permanente (Fédération Wallonie-Bruxelles).

C'est l'aboutissement de l'expertise préalable de l'auteur.e ainsi que des discussions au sein des groupes de travail et d'autres activités de l'association.